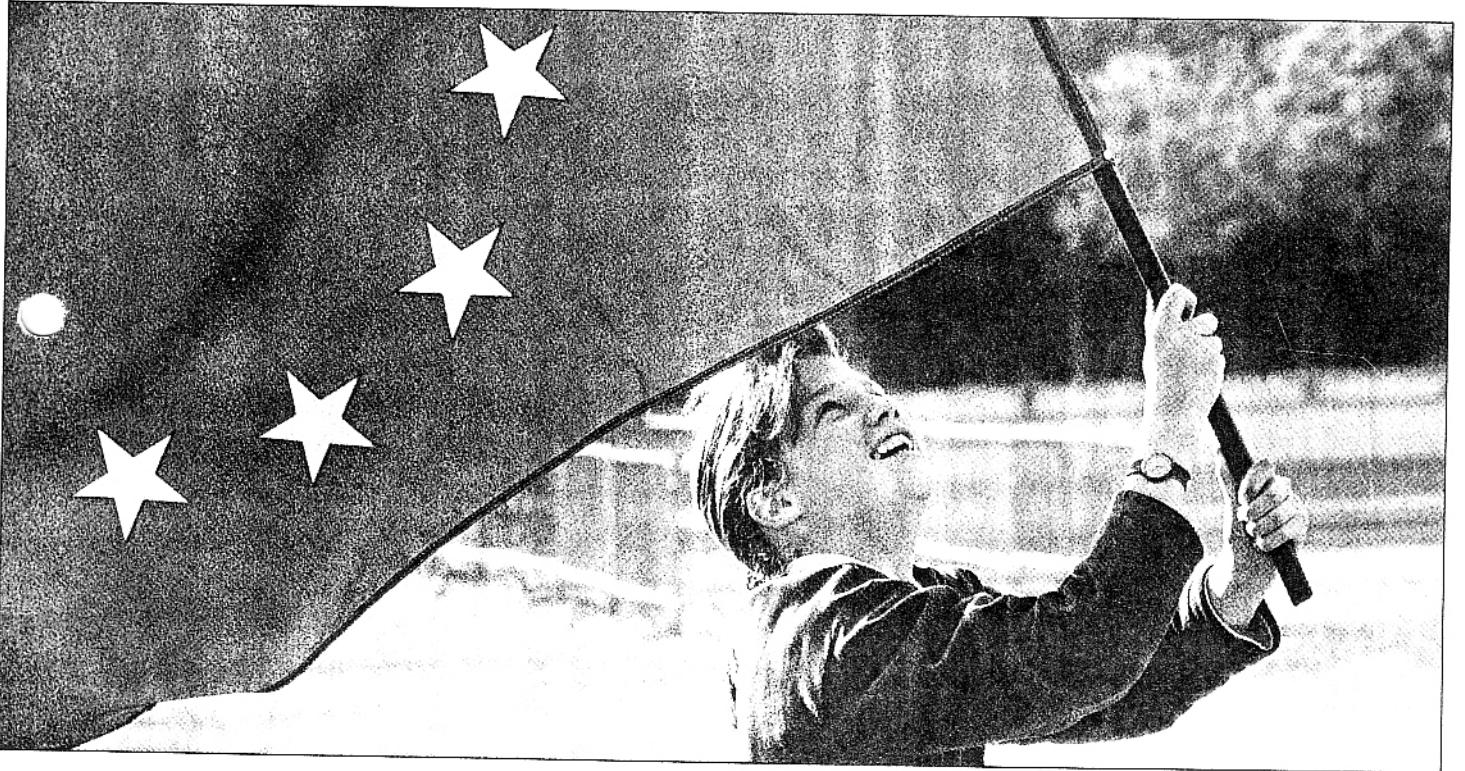


Belvédère

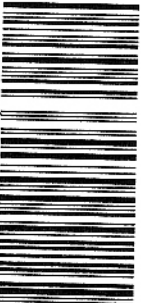
REVUE EUROPÉENNE DU GROUPE EXPRESS



Europe ce qui va bouger

Erasmus : étudiants sans frontières • Berlin capitale : pour et contre • La Suisse malade • Les Japonais et nous • Soltchak et Leningrad • Les Celtes à Venise • La Provence de René Char

M1294 - 2 - 48,00 F - RD



Le grand bazar de Budapest

*Aux devantures, Nostradamus et revues pornographiques, franc-maçonnerie
et philosophie... Les Hongrois foncent vers l'Europe !*

PAR MARIA KOVACS

Au cours de la soirée qu'il donna pour fêter la nouvelle année 1991 à Budapest, l'écrivain Györzy Konrad, l'ex-dissident hongrois le plus célèbre, choqua ses invités en posant brutalement cette question : « Dites-moi la vérité. Vivons-nous vraiment mieux qu'il y a deux ans ? » La réponse vint avec une rapidité suspecte. Un « oui » unanime remplit la pièce, porté par un vif sentiment de soulagement. Et, pourtant, la question continua de résonner, comme suspendue au-dessus de nos têtes. Alors que la Seconde Guerre mondiale touchait à sa fin, George Orwell écrivait : « Nous sommes tombés si bas que réaffirmer l'évidence constitue le premier devoir des hommes intelligents. » Konrad ne voulait pas autre chose. Il nous conviait à redire l'évidence. Mais pourquoi ? Était-ce donc si nécessaire ? Se pouvait-il qu'après nous être débarrassés du communisme avec tant de jubilation, de bonheur et de facilité nous autres, Européens de l'Est, fussions tombés si bas ?

Que cela nous plaise ou non, cette question ne cesse de nous hanter. L'effondrement du communisme en Europe de l'Est s'est déroulé pacifiquement, mais les débris nous sont tombés dessus comme une ombre. Nos dictatures vieillissantes ont expiré dans un soupir, mais nos fringantes libertés ont surgi dans une explosion. De qui faisait la trame de

notre existence quotidienne s'est déchiré. Fini l'ordre stérile qui régnait dans nos rues. Disparues les cohortes anonymes se rendant à leur travail fonctionnarisé et en revenant avec la même régularité de métronome. Une foule de minuscules épiceries, désormais ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ont bouleversé nos habitudes de consommation. Nos rues sont devenues un grand bazar débordant de cris et de marchandises douteuses. Tout juste si l'on peut se frayer un chemin dans nos passages souterrains encombrés de kiosques à journaux, de vendeurs à la sauvette, de trafiquants, de changeurs, de réfugiés et de bateleurs. Des gens de toutes les couleurs et parlant les langues les plus inattendues nous accostent dans l'espoir de gagner nos faveurs – et de nous soutirer quelque argent. Grâce à eux, nous n'avons plus besoin d'écumer en vain les magasins d'État de la ville, à la recherche de la bonde qui s'adaptera exactement à notre baignoire. On peut être sûr de la dénicher sur un étal du bazar, au milieu de revues pornographiques, d'ouvrages sur l'occultisme et de hamburgers-frites – tous articles inconnus sous le communisme. Arrêtons-nous un instant et réaffirmons une évidence : souhaitons-nous vraiment pouvoir prendre un bain ?

Des îlots d'élégance plus discrète ont également fait leur

apparition aux abords du bazar. Certaines traditions de civilité ont réussi à traverser un demi-siècle de grisaille conformiste. Une multitude de petits cafés ouvrent leurs portes à deux pas de boutiques de mode à l'enseigne de Paris ou de Vienne. Finies les tenues négligées des intellectuels de l'opposition : ils siègent désormais au Parlement. Résolument européennes, nos femmes s'habillent au centre de Budapest. Ce corsage dernier cri est à vous – moyennant l'équivalent d'un salaire mensuel. Arrêtons-nous un instant et réaffirmons une évidence : voulions-nous vraiment des femmes résolument européennes ?

L'Europe occupe une grande place dans les préoccupations des Hongrois. La Bibliothèque nationale a rassemblé le matériel de propagande des différents partis qui se sont présentés aux dernières élections du printemps de 1990 : la symbolique européenne fut l'un des thèmes majeurs de leur campagne, chaque formation en proposant sa propre variante. Fruit d'une délicate alliance entre des conservateurs et des intellectuels nationalistes et populistes, le Front démocratique hongrois sortit victorieux des urnes. Alerte, son slogan géoculturel connut un succès instantané : « Nous sommes hongrois, donc européens. » Plus pragmatique, celui des démocrates-chrétiens : « La démo-

Maria Kovacs
est professeur
d'histoire
contemporaine
à l'université
de Budapest.

eût conservé la vue. Or, à peine quelques mois après la révolution roumaine, victime d'une agression interethnique, il a perdu un œil et l'autre a été gravement atteint. La bombe qui, en février dernier, a ravagé l'église catholique de Szabadka, une ville peuplée de Hongrois, dans le nord de la Yougoslavie, n'a pas fait de victimes. Mais, à n'en pas douter, la déflagration, qui s'est produite de la messe, a profondément marqué les esprits.

Chaque pays dans la région a son propre maquis de revendications culturelles. Jusqu'à présent, cependant, la violence ne s'est déchaînée que dans ceux où le régime communiste, se présentant comme une dictature nationaliste, s'est maintenu par ses propres forces, indépendamment ou même à l'encontre des Soviétiques. Tel n'est pas le cas de la Hongrie. Chez nous, les mœurs publiques sont généralement plus courtoises et les foules ne sont guère enclines à l'émeute. Les antagonismes culturels y sont aussi beaucoup plus subtils. Cela tient, bien sûr, à notre relative homogénéité. De tous les pays d'Europe situés à l'est de l'Allemagne, seule la Pologne a une population plus homogène : prises toutes ensemble, les minorités allemande, tsigane, slovaque et juive représentent moins de 10 % de la population hongroise.

Voilà pour les chiffres, mais ce n'est pas nécessairement ainsi que le perçoit l'opinion publique. Il y a quelques années, Anna Sandor, une économiste d'Amsterdam d'origine hongroise, a effectué un sondage auprès d'un vaste échantillon d'intellectuels en leur demandant quelle était, d'après eux, l'importance de la minorité juive. La plupart ont donné des estimations déli-

rantes atteignant parfois le million. Les juifs sont, en fait, moins de 100 000 en Hongrie, ce qui n'est quand même pas peu à l'échelle des pays d'Europe orientale. Récemment, j'ai eu l'occasion de demander à l'éditeur d'un ouvrage luxueux sur l'histoire juive s'il espérait rentrer dans ses frais. « Aucun problème sur ce créneau, m'a-t-il répondu, il y a suffisamment de juifs, et plus encore d'antisémites. L'inflation ne risque pas de tuer mon produit. »

Cette réponse d'une ironie douteuse mise à part, la hausse des prix a complètement bou-

« Nos dictatures
vieillissantes
ont expiré
dans un soupir,
mais nos fringantes
libertés
ont surgi dans
une explosion... »

leversé le marché de la culture. Pour ne citer qu'un domaine, la suppression des subventions publiques a sérieusement ébranlé les maisons d'éditions officielles, lesquelles, du temps du communisme, couvraient l'ensemble du marché. Certaines ont déjà fermé, d'autres luttent contre la faillite en pratiquant des prix rédhibitoires. Ainsi, la réimpression en cinq volumes d'une histoire de la Hongrie, parue avant guerre, valait, en 1990, la moitié du salaire mensuel d'un professeur d'université. Contre toute attente, pourtant, le marché du livre se porte bien. Si la dizaine

de maisons d'éditions d'Etat survivent tant bien que mal, le nombre des initiatives privées est passé de presque zéro, il y a deux ans, à 400 en 1991. Naturellement, leur production relève en majorité du domaine pratique : manuels de langue, livres de diététique, guides de voyage, lexiques pour hommes d'affaires et livres de décoration. Quelques-uns se sont lancés dans l'occultisme ou la pacotille de bas étage : de fausses prophéties de Nostradamus se vendent à prix d'or dans les kiosques.

Une autre race d'éditeurs a également fait son apparition. Directeur littéraire chez Atlantis, Tamas Miklos, un jeune universitaire aux manières discrètes, souhaite combler le « vide philosophique » actuel en publiant les grands textes de la pensée européenne. Ont déjà paru Edmund Burke, Georg Simmel, Adorno et Horkheimer. Grâce aux talents financiers de Miklos, Atlantis peut proposer ses livres pour l'équivalent de 2 dollars.

Actuellement, l'éventail des choix qui s'offre à nous – culturels, mais aussi spirituels et politiques – s'apparente à celui des marchandises dont s'orne notre bazar. Pour l'essentiel, la qualité laisse à désirer. On s'y détermine un peu comme lorsqu'on fait ses emplettes au marché : le prix est plus souvent un critère de sélection que la qualité ou la durabilité. Cependant, tant que nous resterons libres d'assumer nos choix – les bons comme les mauvais – rien ne nous empêchera d'apprendre l'art du shopping intelligent. Autrement dit, aussi longtemps que le bazar restera ouvert, la réponse à la question que posait Konrad : « Vivons-nous vraiment mieux qu'il y a deux ans ? », demeure, à l'évidence, un grand oui. ●

(Traduit de l'anglais par Jacqueline Carnaud.)